

Recherches sociographiques



Madeleine GAUTHIER (dir.), *Pourquoi partir?*

Jacques Hamel

Volume 40, numéro 2, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057298ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057298ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J. (1999). Compte rendu de [Madeleine GAUTHIER (dir.), *Pourquoi partir?*]. *Recherches sociographiques*, 40(2), 396–399.
<https://doi.org/10.7202/057298ar>

étudiants et étudiantes qui se destinent à l'enseignement secondaire connaissent et comprennent mieux les jeunes qu'ils formeront à leur tour.

Suzanne VINCENT

*Département d'enseignement et d'apprentissage,
Université Laval.*

Madeleine GAUTHIER (dir.), *Pourquoi partir ?*, Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 1997, 315 p. (Culture et société.)

Pops accorde une entrevue au journal télévisé du midi. Il n'y est toutefois pas invité pour parler de son œuvre qui consiste à offrir aux jeunes son véhicule motorisé en partage. L'animateur veut connaître de lui son explication de l'itinérance, devenue criante dans le centre-ville de Montréal. Il lui demande : « Que sait-on au juste de ces itinérants ? » « Peu de choses », répond l'infatigable travailleur de rue qui fait office de confident pour nombre d'entre eux. Il s'interrompt quelques secondes et ajoute : « La plupart de ces jeunes ont quitté leur région en pensant trouver l'aventure dans la métropole. Ils y viennent souvent sans d'abord savoir s'ils seront en mesure de s'insérer dans des réseaux familiaux ou d'amis, comme autrefois. Ils découvrent rapidement qu'ils sont seuls, laissés à eux-mêmes, dans un lieu qui va bientôt les engloutir. » L'animateur de presse de conclure. Il faut s'interrompre pour « une pause commerciale ». Il formule un vœu : « Souhaitons qu'on fasse la lumière là-dessus : pourquoi quitter sa région quand on est jeune ? » Pops acquiesce en souriant.

L'appel a été entendu. *Pourquoi partir ?* est le titre du recueil que publie Madeleine Gauthier sur le sujet. L'ouvrage rassemble les réflexions des chercheurs associés au vaste chantier de travaux sur la migration des jeunes Québécois. Il sert de conclusion à la première étape et dresse le bilan « des travaux et questions » sur ce thème en « plongeant le regard dans la profondeur historique de ce phénomène ».

Au fil des articles, la migration des jeunes semble toucher autant le déplacement qui s'effectue vers un centre-ville, celui de Montréal en particulier – ou la banlieue – que celui qui s'opère à l'intérieur d'une même région. Cette « transhumance » est envisagée sous divers aspects : les motifs et circonstances du départ, les défis qu'affrontent les jeunes « migrants » et, enfin, les répercussions sur les régions qui subissent cette saignée. Voilà, en bref, le fil conducteur de ces articles rédigés par des professeurs en poste dans les différents campus de l'Université du Québec (Abitibi-Témiscamingue, Chicoutimi, Hull, Montréal, Rimouski et Trois-Rivières). Leur affiliation donne à l'ouvrage la couleur régionale qui convient à l'objet dont il traite. Car, en filigrane, la migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui met en relief le développement régional. Les lecteurs y trouveront donc un double profit.

Les migrations ont naguère été abordées dans des perspectives géographiques et économiques. Sous ces angles, leur étude a maintes fois été mêlée à la question du développement du territoire. Les migrations intra- ou interrégionales étaient en vedette sous diverses rubriques : le passage de la périphérie au centre, l'émergence de la banlieue, le retour à la campagne au nom duquel le néologisme *rurbanité* a été forgé. Ces phénomènes sont certes évoqués dans le livre de Madeleine Gauthier, mais celui-ci tire toute sa pertinence et son intérêt de l'accent placé sur la population migrante par excellence que sont les jeunes et leurs particularités.

Le départ symbolise parfaitement la jeunesse, tout au moins son image idéale. Il exprime à bien des égards la phase de la vie où quiconque veut, dans la verdeur de l'âge, tailler « sa place dans la vie ». La poursuite d'études collégiales ou universitaires est souvent la première raison de quitter sa région natale. Le site d'accueil, celui où se situe l'institution fréquentée, sert souvent d'antichambre à l'établissement vers un autre lieu qui, sans nécessairement se localiser au même endroit, sera celui où l'on prendra racine pour travailler, fonder une famille et avoir pignon sur rue. L'entrée dans la vie adulte, selon l'expression consacrée, engendre des déplacements dans l'espace géographique. Ces derniers gravitaient jadis dans un rayon limité tandis qu'aujourd'hui ils s'étalent sur une vaste échelle.

La situation précaire des jeunes, la « désynchronisation » de leur entrée dans la vie adulte en d'autres termes, vient gravement compliquer la localisation, le rythme et la géographie de leurs déplacements, les liens qu'ils ont le loisir de tisser dans un lieu, une région. Elle témoigne en vérité de la dé-localisation des rapports sociaux évoquée par Anthony GIDDENS, c'est-à-dire « l'extraction » des relations sociales des contextes locaux d'interaction, puis leur restructuration dans des champs spatiaux temporels indéfinis.

C'est là le point de départ de l'ouvrage. Il donne corps aux divers thèmes abordés dans des sections aux titres clairement affichés. Le livre s'ouvre sur « les constats » et, d'entrée de jeu, Normand PERRON trace le portrait des migrations au Québec depuis le XIX^e siècle. Ces migrations sont localisées et datées. Les mouvements de population, comme la fuite vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, obéissent à cette époque au pendule de l'exode temporaire ou définitif. Les courants migratoires souscrivent à des visions différentes, marquées de signes positifs ou négatifs selon qu'ils se vouent à des destinations québécoises, canadiennes ou étrangères. S'ils se colorent de l'affirmation du fait français à l'intérieur du Québec et du Canada, dans le feu de disputes entre francophones et anglophones, ces mouvements sont bien perçus et ont une haute valeur politique et symbolique. Le texte est percutant à cet égard, bien qu'il ne touche qu'incidemment à la migration des jeunes.

L'article d'Isabelle TREMBLAY fait le point sur les migrations actuelles au Québec en mettant l'accent sur la situation des jeunes, chiffres à l'appui, éloquentes à tous égards. La loupe est ensuite braquée par Serge CÔTÉ sur la migration des jeunes à l'échelle d'une région en particulier, celle de la Municipalité régionale de comté Rimouski-Neigette dans la région du Bas-Saint-Laurent. Non seulement les migrations sont exactement mesurées par la variation des populations des villes et villages, mais également par les « situations socio-économiques » et les motifs – liés

à l'avenir professionnel et à la qualité du milieu de vie – qui commandent l'abandon d'une localité pour une autre. La quête de l'espace sociétal des jeunes ruraux est ensuite ciblée par Jacques ROY.

C'est sous la plume de Madeleine GAUTHIER que la migration des jeunes est véritablement mise en correspondance avec leur entrée dans la vie adulte. Le rappel des études monographiques d'Horace MINER donne du relief aux phases de la vie en fonction desquelles s'acquièrent la formation professionnelle, l'indépendance vis-à-vis des parents, la formation d'un couple et la responsabilité sociale et civile. Les complications qui sont le lot des jeunes d'aujourd'hui apparaissent sous un jour plus éclatant. Ces phases de la vie scandent aujourd'hui les déplacements dans l'espace, marqués par des aller et retour, des sauts entre points géographiques sans lien apparent et la brièveté de séjour dans une localité donnée. Les lieux élus par les jeunes ne correspondent plus à ceux où ils sont susceptibles de retrouver des parents ou des amis. Le nomadisme est à l'honneur, il répond aux impératifs des études et du travail, du *marché* du travail. Force est de noter que l'article de Madeleine Gauthier donne son souffle à l'ouvrage en traitant en profondeur le thème qui en forme le cœur. La sociologue de la jeunesse y trouve matière de choix pour aborder l'entrée dans la vie adulte selon les phases décrites par Olivier GALLAND et les envisager, conformément aux travaux d'Anthony GIDDENS, sous l'angle de la dé-localisation, terme créé par cet auteur pour traduire l'éclatement des points d'attache de la vie sociale.

La *recherche des solutions* donne son titre à la deuxième partie. Pierre NOREAU et Normand PERRON s'emploient à retracer, dans une lignée historique, les stratégies migratoires au Québec sous l'étendard des discours du curé Labelle et d'Esdras Minville qui ont alimenté les rêves et les espoirs de la colonisation en de nombreuses régions. Le texte des deux auteurs est une analyse percutante de ce phénomène. Il trouve écho dans l'article de Myriam SIMARD, qui, avec brio, démystifie le discours entrepreneurial de l'État québécois destiné à retenir les jeunes en région. Emberlificoté dans des énoncés politiques et des programmes gouvernementaux de toutes sortes, ce discours, pour diverses raisons, a connu des ratés et tourne à vide face au paradoxe selon lequel « la nécessité d'un environnement local porteur et dynamique ainsi que d'un développement régional global implique de dépasser le cadre étroit du discours entrepreneurial de l'État où la *privatisation* paraît être la seule stratégie gagnante pour le développement régional et la revalorisation des territoires » (p. 173). Faute d'attaches de nature économique, professionnelle ou scolaire, les jeunes migrants peuvent-ils s'intégrer à une région par le moyen des loisirs ? Voilà la question que pose et à laquelle tente de répondre Jean-Louis PARÉ. Yao ASSOGBA présente l'Afrique comme un laboratoire de l'intégration des migrants. Si l'article avait eu une visée comparative, propre à mettre en relief la situation des jeunes Québécois, il aurait trouvé sa place dans l'ouvrage. En l'état actuel, il s'écarte passablement de l'objet qu'annonce le titre de l'ouvrage.

La dernière partie, *Des tensions au cœur de la migration*, s'affirme comme théorique. Elle avance des notions et concepts, aspiration ou sentiment d'appartenance, indispensables – selon Yao ASSOGBA, Lucie FRÉCHETTE et Patrick

MOQUAY – à l'analyse de la migration, de l'exode géographique des jeunes et, en définitive, de la question régionale. Elle conclut par l'étude de cas de Camil GIRARD sur le choc des cultures inhérent au départ d'une région vers une autre et, dans cette veine, à l'attraction de la ville envisagée par la théorie sociologique comme lieu de destination. Pierre Noreau rappelle à cet égard les classiques de DURKHEIM à SIMMEL en passant par WEBER et ENGELS pour qui la ville correspond « à l'agglomération d'une population déracinée dans les pires taudis... jetée brusquement dans des conditions tout à fait nouvelles, passant de la campagne à la ville, de l'agriculture à l'industrie, de conditions stables à des conditions précaires qui changeaient chaque jour » (p. 294). Image frappante !

La conclusion relève de Danielle DESMARAIS et de Bernard FOURNIER qui rappellent les thèmes abordés et leur articulation d'ensemble. Un protocole de recherche à venir est esquissé en dernier lieu pour saisir à l'œuvre « la pluralité des trajectoires de migration et les logiques qui les accompagnent » (p. 309).

L'ouvrage est manifestement un recueil avec, toutefois, les avantages inconvenients que cela comporte. L'éventail des textes réunis se lit au gré des intérêts du lecteur, sans suivre leur ordre d'entrée. Les articles sont d'inégale valeur, mais chacun contribue à mettre en lumière les raisons, motifs et circonstances de la migration, en particulier celles des jeunes. Le livre d'élégante facture, rédigé dans une langue claire, à connotation pédagogique, saura intéresser quiconque porte attention au sujet. Il serait souhaitable d'informer Pops de sa publication, de même que Pierre Craig, l'animateur de cette entrevue, lui-même sociologue.

Jacques HAMEL

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*
